

1806 — Marin Pêcheur

Compte rendu d'audition de Jean Roussel né le 10 septembre 1775 à Sallenelles, soupçonné de non-respect du blocus, contrebande, fraude aux douanes et d'espionnage au service de l'Angleterre.

Notes prises par Aimé Jeandel, greffier.

Entendu par Maître de Brossac, juge au tribunal de Caen.

Notes du greffe :

- *Dans le cas où le juge de Brossac estimerait l'accusation d'espionnage recevable, l'affaire sera confiée à un tribunal militaire, habilité en la matière.*
- *Le présent compte rendu, établi le 8 décembre 1806, a été retranscrit en bon français afin d'en faciliter la compréhension, l'accusé usant de termes de marine et d'expressions de patois ou d'argot. Les échanges verbaux ont, autant que possible, été laissés tels que dictés par Jean Roussel.*

Suivent les faits décrits par l'accusé :

Tout commence le 5 mars 1806, dans mon village, à Sallenelles qui se situe à deux lieues de Caen, dans l'estuaire de l'Orne. Le jour se lève et le temps s'annonce maussade. Je me rends sur le port pour voir ce qui se dit. Comme vous devez le savoir, beaucoup de douaniers logent à Sallenelles en ce moment à cause des Anglais qui rôdent le long des côtes. Et pour nous, pêcheurs, ni les

Anglais ni les douaniers ne nous facilitent notre travail. Non pas que nous fassions des choses illégales, mais les douaniers, en plus de loger dans nos maisons, passent leur temps sur notre dos et, dès qu'ils voient une voile au loin, ils s'imaginent que ce sont des Anglais, des trafiquants ou des royalistes et nous interdisent de quitter le port. La plupart du temps, ce sont des affabulations et inévitablement, si l'on ne sort pas, on ne pêche pas. Il faut bien qu'on nourrisse nos familles... — *Suivent des jurons qui n'apportent rien à la compréhension du récit.*

Donc, ce matin-là, j'arrive au port où stagne une brume épaisse. Un seul douanier patrouille sur le quai, car il est tôt et qu'il n'y a rien à voir. Il est renommé, tout le monde l'appelle *Cerclé* parce qu'il est gros comme un tonneau. C'est un gars de l'intérieur, il connaît la mer comme je connais l'Empereur. Je veux dire qu'il a juste dû la contempler sur des dessins avant d'arriver ici. C'est un imbécile et un fâcheux qui demandera à ce que tous les bateaux ne bougent pas du port.

Moi, je me dis que c'est un bon temps pour partir en mer. Au large, ça va se dégager sur le tard. Alors, je pourrais poser mes filets et les remonter avant midi, sans me soucier d'être vu. Il ne me resterait plus qu'à rentrer en début d'après-midi en profitant de la marée montante. Une fois dans l'estuaire je serais tranquille, les Anglais ne me poursuivraient pas jusque-là à cause des canons des redoutes de Merville.

Le problème, c'est le *Cerclé*. Sur le port, je ne suis pas tout seul, quelques autres patrons traînent là. Ils sont tous comme moi, à regarder la baie, à préparer, mine de rien, leurs bateaux. Déjà que la pêche de nuit est interdite, tout le monde compte tenter une sortie ce jour-là. En tant que marins, on en a tous marre de la pêche à pied ou à la pelle, quant à la pêche dans l'estuaire, il y a trop de bateaux pour tous en vivre correctement. Alors on se réunit et l'on

cause loin des oreilles du Cerclé. On tombe d'accord sur un plan à exécuter sur l'heure avant que la brume ne se lève et que d'autres douaniers ne viennent encombrer le port.

C'est le gamin Greffin qui est désigné, celui qui a dix ans, un regard malin et du bagout. Il va au-devant du Cerclé et lui dit qu'il a aperçu deux types louches rôder du côté du chantier naval. Comme il y a déjà eu de la fauche dans le coin, c'est plausible. Voilà le gamin gesticulant et tournicotant autour du douanier. Ils finissent par disparaître dans la brume en direction des chantiers. En moins de temps qu'il ne faut pour monter une ligne, tout le monde est dans son bateau et largue les amarres. Tous les patrons de picoteux, nos grosses barques, sortent leurs rames. Le sloop *l'Égalité*, qui a son équipage au complet, prend le large lui aussi. Je vous donne ce détail parce qu'il a de l'importance : de mon côté, je pars tout seul. Mon garçon, mon mousse si vous préférez, n'est pas là. Dans la précipitation, je n'ai pas eu le temps de le prévenir.

On est tous tombés d'accord, trois barques demeureraient dans l'estuaire pour pêcher et les autres iraient en mer. Tout le monde rentrerait en même temps et dirait être resté dans l'embouchure de l'Orne. Les douaniers, nigauds qu'ils sont, ne sauraient pas qui a quitté l'estuaire et personne ne serait inquiété. *L'Égalité* irait vendre le produit de sa pêche dans un autre port vu que sa physionomie est reconnaissable, rapport à sa taille. Même un simplet ne peut le confondre avec un picoteux.

On ressent du baume au cœur à voir toute cette flotte s'éloigner vers le large. De temps à autre, on aperçoit l'un des nôtres dans le brouillard, qui file, silencieux comme un fantôme. Le bruit des rames semble étouffé par la ouate qui nous entoure. Les bateaux s'alignent les uns derrière les autres au centre du détroit, pour rester invisibles. On veut profiter des lambeaux de brume qui